Culte du dimanche 15 août 2021

Valence Petit Charran

Lectures

Deutéronome 6, 2-6

²Afin que tu craignes le SEIGNEUR, ton Dieu, en observant, tous les jours de ta vie, toi, ton fils et le fils de ton fils, toutes ses prescriptions et tous ses commandements, ce que j'institue pour toi, et que tes jours se prolongent.

³Tu écouteras donc, Israël, et tu veilleras à mettre en pratique, afin que tu sois heureux, que vous vous multipliez et deveniez très nombreux, comme te l'a dit le SEIGNEUR, le Dieu de tes pères, dans ce pays ruisselant de lait et de miel.

⁴Écoute, Israël ! Le SEIGNEUR, notre Dieu, le SEIGNEUR est un.

⁵Tu aimeras le SEIGNEUR, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force.

⁶Ces paroles que j'institue pour toi aujourd'hui seront sur ton cœur.

Marc 12, 28-34

²⁸ Un des scribes, qui les avait entendu débattre et voyait qu'il leur avait bien répondu, vint lui demander : Quel est le premier de tous les commandements ?

²⁹ Jésus répondit : Le premier, c'est : *Écoute, Israël ! Le Seigneur, notre Dieu, le Seigneur est un,*

³⁰ *et tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ton intelligence et de toute ta force.*

³¹ Le second, c'est : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* Il n'y a pas d'autre commandement plus grand que ceux-là.

³² Le scribe lui dit : C'est bien, maître ; tu as dit avec vérité qu'*il est un et qu'il n'y en a pas d'autre que lui*

³³ *et que l'aimer de tout son cœur, de toute intelligence et de toute sa force, et d'aimer son prochain comme soi-même, c'est plus que tous les holocaustes et les sacrifices.*

³⁴ Jésus, voyant qu'il avait répondu judicieusement, lui dit : Tu n'es pas loin du royaume de Dieu. Et personne n'osait plus l'interroger.

Prédication

Quel est le premier de tous les commandements ?

Cette question, posée à Jésus par un scribe, est plutôt abrupte. Certains y voient une volonté de piéger Jésus, une volonté de lui faire dire des choses qui permettraient de le condamner. Il s'agit ici de vérifier que Jésus reste bien en accord avec ce commandement de l'Ancien Testament, qui reconnaît l'unicité divine et commande un amour entier envers Dieu, ce qui sous-entend probablement un amour exclusif.

Or, Jésus ne tombe pas dans ce piège. Il cite comme premier commandement les termes du Deutéronome. « *Écoute, Israël ! Le Seigneur, notre Dieu, le Seigneur est un, et tu aimeras ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ton intelligence et de toute ta force* ». Mais il ajoute à ce commandement un autre : « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* ».

Comme vous l'aurez sans doute deviné, c'est donc d'amour dont je vais vous parler aujourd'hui.

Ce double commandement énoncé par Jésus comporte trois points : Dieu est un, il faut aimer Dieu et il faut aimer son prochain. Ces trois points sont énoncés après l'injonction : *Écoute Israël*. Or, ici Israël c'est toi, c'est moi, c'est chacun de nous.

Puis chacun de ces points est détaillé : Tout d'abord, le Dieu qui est un est le nôtre.

Puis il est commandé d'aimer ce Dieu qui est le nôtre. Mais comment ? Et le verset de détailler la manière dont l'homme doit aimer Dieu : de tout son cœur, de toute son âme, de toute son intelligence et de toute sa force.

Enfin, il faut aimer son prochain. Mais comment ? Comme soi-même !

Le texte nous donne donc toutes les pistes pour mettre en pratique ce double commandement qui fonde notre foi. Et c'est bien ce que demande le Deutéronome, un peu plus tôt au verset 3 « *Tu veilleras à mettre en pratique ces commandements que je te donne, afin que tu sois heureux* ».

Dans ce passage de l'Évangile de Marc, Jésus ne vient pas abolir mais accomplir la Loi. Cette idée est bien connue, on la retrouve par exemple en Matthieu, 5, 17 « *Ne pensez pas que je sois venu pour abolir la Loi ou les Prophètes. Je ne suis pas venu abolir mais*

accomplir ». Jésus connaît parfaitement la loi juive, la Torah, texte de sa foi et qui règle la vie de sa communauté. Il ne cherche pas à la reformuler, il n'y touche pas. Il ne l'abolit pas, ne la transforme pas mais la déploie, telle qu'elle est. Il l'accepte également telle quelle est. Il ira jusqu'à accepter le supplice, la douleur et la souffrance qu'elle lui impose. C'est en cela qu'il l'accomplit et qu'il en est même l'accomplissement ultime et définitif. Mais ne peut-on pas voir dans sa réponse au scribe, dans son acte d'intertextualité orale, les prémisses de cet accomplissement ?

En effet, Jésus ne fait pas preuve de nouveauté dans ce premier commandement. Il ne fait que rappeler à Israël, par la parole, ce que Dieu lui a confié dans l'Ancien Testament. C'est encore le *Shèma Israël* qui prend sa place ici : Israël doit écouter le Christ comme elle a écouté Dieu. Et c'est dans ce rappel qu'apparaît finalement la nouveauté, en la personne du Christ comme chemin, passage nécessaire vers le Père. La nouveauté de tout le Nouveau Testament, c'est le Christ, nouvelle alliance entre Dieu et les hommes. C'est par la personne du Christ que nous pouvons être proche du Père, comme le rappelle Jésus lui-même en Jean 14, 6 « Personne ne vient au Père sinon par moi ».

Il s'agit alors ici d'appliquer ce que l'on sait, car on l'a entendu, en réponse au *Shèma Israël*. C'est dans l'action que l'on aimera Dieu ou son prochain. C'est au milieu des autres qu'être disciple du Christ s'éprouve. C'est encore en acte et non en théorie qu'il faut vivre notre foi. Dans ses *Préfaces à la Bible*, Martin Luther déclare que « *Là où est la foi, elle ne peut se contenir, elle se manifeste, s'exprime par des bonnes œuvres, confesse et enseigne cet Évangile devant les hommes et ose y engager toute sa vie. Et tout ce qu'elle vit et fait, elle le destine au bien du prochain. Elle veut non seulement l'aider à parvenir lui aussi à une telle grâce, mais elle engage aussi son corps, ses biens, son honneur, comme elle voit que le Christ l'a fait pour elle. C'est ainsi qu'elle suit l'exemple du Christ. Telle est aussi l'intention du Christ, qui n'a pas donné d'autre commandement au moment de ses adieux que l'amour auquel on devait reconnaître ceux qui étaient ses disciples et les vrais croyants. En effet, là où les œuvres et l'amour ne jaillissent pas, la foi n'est pas vraie, l'Évangile n'a pas encore prise et le Christ n'est pas vraiment connu* ».

Cependant, nous le savons tous, en théorie, c'est toujours plus simple. Alors comment mettre tout cela en pratique ?

La première des choses est de prendre conscience de l'indissociabilité des deux parties de ce double commandement. Comme l'Évangile de Matthieu le rappelle (22, 40) : « *De ces deux commandements dépendent toute la Loi et les Prophètes* ». Ainsi, ces deux commandements n'en font qu'un : aimer – en actes ! – son prochain, c'est aimer Dieu, en la personne de son Fils. De même qu'aimer Dieu, c'est aimer son prochain.

En effet, ces deux commandements représentent les trois types de relation qui sous-tendent notre foi. Deux d'entre elles sont explicites et se trouvent dans le texte, la troisième est implicite. La première est une relation verticale, celle de l'homme à Dieu. C'est une relation individuelle et personnelle de chacun avec le Créateur. La deuxième est une relation horizontale, celle des hommes entre eux. C'est une relation ecclésiale et plus largement sociale. Enfin la troisième est une relation circulaire. C'est celle que j'ai avec moi-même.

Ces relations sont interdépendantes, elles sont conditionnées les par les autres. Elles n'ont d'effectivité, ou d'efficacité, que lorsqu'elles se répondent. C'est finalement une analogie que l'on peut poser ici, c'est-à-dire une similitude entre des choses de natures différentes : Dieu, autrui et moi-même. La réflexion se fait alors à rebours : Aimer mon prochain est une condition nécessaire pour aimer Dieu. M'aimer moi-même est une condition nécessaire pour aimer mon prochain. Donc m'aimer moi-même est une condition nécessaire pour aimer Dieu.

Nous parlons beaucoup de l'amour du prochain dans notre foi, de charité, de bienveillance, etc. Nous parlons beaucoup moins de l'amour de soi, car nous avons souvent tendance à l'envisager comme de l'égoïsme. Or, s'aimer soi-même n'est pas de l'égoïsme, car ça n'est pas nécessairement l'idée « moi avant les autres ». Ce n'est pas un narcissisme qui nous fait nous élever au rang d'un dieu à notre propre regard.

S'aimer soi-même, c'est accueillir la création de Dieu, les dons et les fragilités qu'Il a déposés en nous. C'est être fort en acceptant ses fragilités, se faire petit enfant face au Père aimant. C'est aussi s'écouter, prendre soin de soi, se ressourcer. Et c'est seulement en accomplissant cela que l'on pourra alors se tourner vers autrui et agir de la même manière envers lui ou elle qu'envers nous-même. C'est ainsi que l'on pourra lui apporter l'amour, le soutien et la fraternité dont tout être humain a besoin.

L'idée est simple, nous devons prendre nos désirs et les exaucer pour notre prochain. Être aimé·e, vivre libre et en paix, avoir la liberté de penser et de s'exprimer, être heureux·se tout simplement. Ce que je désire le plus, je dois tout faire pour l'apporter à mon prochain.

Nous connaissons tous le célèbre adage « Ne fait pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il ou elle te fasse ». Notre foi doit être son versant positif : « Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il ou elle fasse pour toi ».

S'aimer soi-même est donc le meilleur chemin pour aimer son prochain. C'est également un chemin pour aimer Dieu. En effet, comment prendre du temps en tête à tête avec Lui, si l'on ne peut pas être en tête à tête avec soi-même ? Si je passe mon temps à me dénigrer, à m'agacer de toutes ces choses que je n'aime pas en moi, mon quotidien risque vite de devenir une fuite en avant. J'y craindrais toujours de me poser, face à moi-même, pour faire le point et réfléchir. Et comment alors réussir à me poser pour prier et dialoguer en vérité avec mon Seigneur ?

Si je ne m'aime pas moi-même, au fond je n'aime pas Dieu. Si je me dénigre, je dénigre la création divine, et donc Dieu lui-même. Ne pas m'aimer est en quelque sorte un reproche adressé à Dieu : « Pourquoi m'as-tu fait ainsi, avec tous ces défauts et toutes ces choses que je déteste ? » ...C'est finalement accuser Dieu d'avoir fait une erreur.

Dans la même perspective, ne pas aimer mon prochain, c'est reprocher à Dieu son erreur dans la création de cette personne. Bien évidemment, on ne peut légitimement reprocher à Dieu les actes mauvais d'un individu. Je peux m'opposer à un acte que je juge inadéquat, inopportun, mauvais ou illégal, mais il est nécessaire que je n'oublie pas que l'auteur de cet acte est, lui aussi, un enfant de Dieu, un enfant aimé du Père. Et qui serais-je alors pour lui refuser mon amour fraternel ?

Nous trouvons un bel exemple de la difficulté d'aimer son prochain quand ses actes nous attristent ou nous effrayent, dans le livre des Actes des Apôtres, 9, 26. Nous y voyons que les disciples du Christ ont tout le mal du monde à aimer Saul, lors de son retour à Jérusalem après sa conversion sur la route de Damas. Pour les disciples, Saul est encore le prochain difficile à aimer, celui qui les a persécutés, qui a mis à mort Etienne, qui « *respirait encore la menace et le meurtre contre les disciples du Seigneur* » (Actes, 9, 1). Et pourtant ils sont appelés à l'aimer comme un frère.

Cet exemple nous permet de comprendre que la tâche est difficile, puisque les disciples eux-mêmes, les plus proches de Jésus, ceux qui l'ont connu et ont vécu avec lui, ont du mal à mettre cela en pratique. Mais cela doit nous pousser, comme eux, à nous interroger, à toujours remettre nos actes en question, à progresser dans notre cœur.

De fait, l'amour auquel nous sommes toutes et tous invité·e·s prend deux formes : les évangiles me demandent d'aimer mon prochain comme moi-même. C'est difficile, je vous l'accorde. Mais Jésus nous a également dit « *Je vous donne un commandement nouveau : que vous vous aimiez les uns les autres ; comme je vous ai aimés, que vous aussi, vous vous aimiez les uns les autres* ». Cette autre formulation du commandement d'amour que Jésus ajoute au commandement premier de l'Ancien Testament, au chapitre 13 verset 34 de l'Évangile selon Jean, nous donne une indication supplémentaire sur la manière d'aimer. Il s'agit d'aimer son prochain comme Jésus aime.

Et comment Jésus aime ? Inconditionnellement. Quel plus bel amour que celui donner gratuitement, sans condition ni mérite aucun ? Mais en même temps, chères sœurs, chers frères, quelle tâche ardue !

Le dernier point intéressant dans le dialogue entre Jésus et le scribe se trouve être la déclaration finale de Jésus. C'est le dernier point sur lequel je veux m'arrêter aujourd'hui. « *Tu n'es pas loin du royaume de Dieu* » lui dit Jésus. Si l'on envisage la chose d'un point de vue utilitariste, il est alors facile de dire que le royaume est la récompense que l'on obtient en aimant Dieu.

Il y a quelques années déjà, une amie musulmane a partagé avec moi une lettre qu'elle avait écrite à Dieu. Elle y exprimait sa tristesse de voir autour d'elle trop de croyants aimer par intérêt, par calcul de ce que les musulmans appellent les hassanates, que l'on peut traduire par « bienfaits » ou « bonnes œuvres ». Plus ils gagnent de hassanates, plus ils auront une chance d'entrer au Paradis. La foi chrétienne a elle aussi fonctionner de cette manière à certaines époques.

Preuve en est par la dernière phrase de cet extrait de Marc : « *personne n'osait plus l'interroger* ». Pourquoi ? Est-ce par crainte de ne pas apporter la bonne réponse et de ne pas se voir déclarer proche du royaume ?

L'une des particularités de la Réforme a été de quitter ce principe de récompense par les œuvres. L'amour et le pardon de Dieu ne dépendent plus de moi. Le salut ne dépend plus de mes mérites ou de mes œuvres. La seule œuvre qui compte est celle accomplie par Jésus-Christ. C'est par lui que l'humain se découvre sauvé·e, sans aucune action de sa part. Le salut repose sur Dieu seul. Voilà l'idée forte. Dans cette perspective, mettre en pratique le message du Christ dans nos vies, actualiser notre foi, n'est plus un moyen de salut. C'est simplement une réponse à la grâce et à l'amour divin.

Le scribe n'est pas déclaré proche du Royaume car il aurait accompli quelque action bonne, il l'est parce qu'il comprit qu'il était au bénéfice de la Grâce de Dieu.

Dans sa lettre, mon amie faisait un constat : aimer Dieu pour ce que l'on peut y gagner après la mort est-il l'amour le plus sincère ? Elle cherchait finalement un amour qui soit désintéressé et pur, et elle écrivait : « Mon Dieu, T'aimer pour une récompense... Pardonne-moi, mais ce n'est pas vraiment t'aimer. Dieu, si je T'aime c'est parce que Tu as tout simplement créé la vie. Qu'il y ait récompense ou pas, je T'aime. Paradis ou pas, je T'aime. Et en T'aimant, j'aime la vie... et en aimant la vie, je T'aime ».

Elle serait heureuse, voir flattée, si elle savait que par ces mots, elle rejoint un des grands penseurs de l'histoire, Baruch Spinoza. Philosophe d'origine juive, excommunié par sa communauté parce que libre penseur, il écrivait dans son *Traité théologico-politique* : « *C'est en la connaissance et en l'amour de Dieu que consiste notre souverain bien et notre béatitude* ». Il déclarait ainsi que la loi divine, inscrite dans notre esprit et notre cœur, consiste à aimer Dieu. Non par crainte d'un quelconque châtement, ou par désir d'une récompense, mais parce que cet amour constitue la fin ultime de toutes les actions humaines.

S'aimer soi-même, aimer son prochain, aimer Dieu, c'est tout simplement célébrer la vie qu'Il a créé et qu'il continue de créer de manière incessante. Et en aimant la vie, sous toutes ses formes et en chacun de nous, nous aimerons Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme et de toute notre force.

Amen.